

# L'ÉDUCATION QUI UNIFIE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU

## CONCOURS GÉNÉRAL

LE 30 JUILLET 1896

PAR M. PAUL DESJARDINS

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE MICHELET



# L'ÉDUCATION QUI UNIFIE

DISCOURS

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX

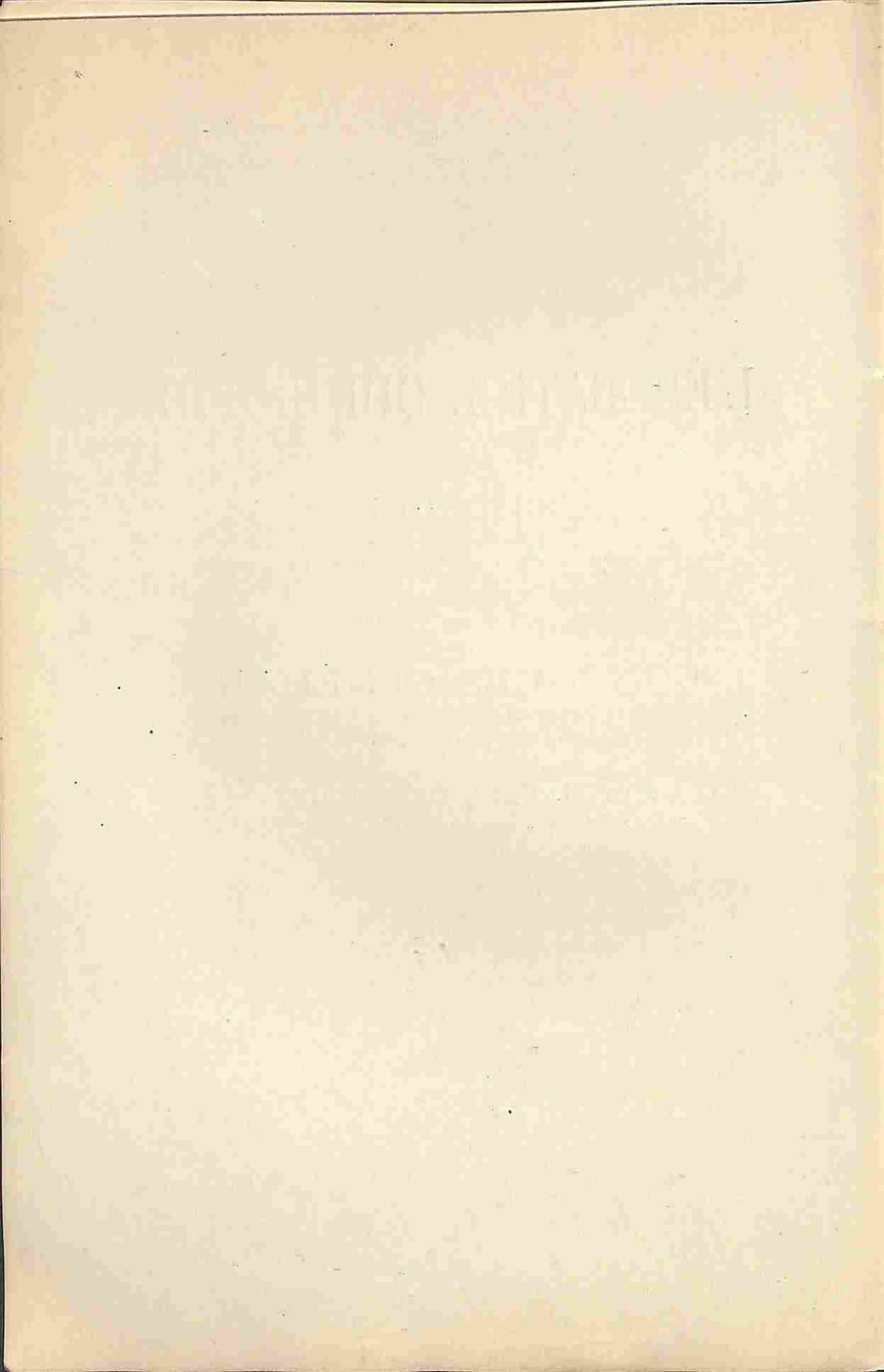
DU

CONCOURS GÉNÉRAL

LE 30 JUILLET 1896

PAR M. PAUL DESJARDINS

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE MICHELET



# L'ÉDUCATION

## QUI UNIFIE

---

MONSIEUR LE MINISTRE,  
MESSIEURS,

Permettez-moi de conserver, dans cette occasion solennelle, la bonne foi naïve et hardie d'un homme qui s'interroge dans la solitude. Y a-t-il en effet quelque chose de plus solennel que ce qui est sincère? La plus grande marque de respect que nous puissions donner à un auditoire est de ne lui rien dire qui ne vienne de notre fond. Par là nous élevons au rang d'amis ceux qui nous entendent. Et alors, comme c'est simplement une expérience d'homme qui s'exprime d'elle même à travers un témoin, cette vérité humaine n'est indigne de l'attention de personne; elle fait tenir debout le plus modeste devant les autorités les plus redoutables.

Examinons donc ici en toute indépendance, avec la liberté même de douter ou de ne pas conclure, une question pressante, sur ce que veut et ce que peut actuel-

lement l'éducateur universitaire ; question qu'il sera déjà utile d'avoir osé regarder et de se poser nettement entre citoyens. Soyons tout entiers, quelques minutes au moins, à un sujet si grave. Qui de nous, d'ailleurs, ne l'a pas médité souvent à part soi ? Il est naturel qu'un ouvrier cherche à se convaincre qu'il n'use pas en vain sa vie, qu'il se demande donc la raison de ce qu'il fait, puis la raison de cette raison, jusqu'à une dernière où sa conscience d'un devoir absolu se satisfasse, et qui le montre à ses propres yeux coopérant par son labeur infime aux fins générales qu'il croit être celles de l'humanité. Alors il s'aperçoit à sa place dans l'ensemble, et il se réjouit, tout éphémère qu'il est, de travailler à quelque chose qui subsiste. Pour nous, distributeurs de l'enseignement public de France, nous savons bien quelle fin nous poursuivons, et il suffit de la rappeler d'un mot. Mais notre intime souci, à cette heure, c'est de savoir si l'état présent des esprits, chez nous, ne nous rend pas si difficile, si chimérique de la réaliser pleinement, qu'il faille en reculer l'espoir à une époque plus heureuse. Nous allons essayer d'y réfléchir, sans timidité et sans artifice.

Tout le monde admet sans doute que notre charge est de préparer, selon nos moyens, l'unité d'esprit de la société civile, « non pas l'unité monotone, dit Michelet, mais l'unité harmonique où toutes les diversités s'aident ». Nous devons réaliser cette unité d'abord à travers le temps ; car dans l'école et le collège l'enfant reçoit les fruits immatériels du travail déjà accompli sur cette terre ; là se dévide le fil souvent flottant, mais jamais brisé, qui joint la pensée des pères à celle des

filis ; une hérédité moins fatale que celle du sang, et qui peut ne transmettre que le meilleur, enchaîne les volontés par les intelligences ; enfin, dans les écoles qu'elle nous confie, la nation, tout en marchant, se recueille et se souvient. Cependant son unité actuelle est aussi notre objet : en prévision de l'heure où le travail social divisé à l'infini disperse les citoyens, nous déposons en eux, dans leur enfance, quelque chose à quoi ils puissent se reconnaître toujours pour les membres d'un même corps. En particulier, cet enseignement littéraire, ou des humanités, qui occupe la plus grande partie de nos études secondaires, est justement une précaution que la société prend contre les spécialistes et les utilitaires : en nous faisant étudier plusieurs années les plus durables parmi les livres non techniques, les livres dont l'intérêt principal git dans l'esprit de l'auteur plutôt que dans le sujet traité, elle nous propose d'essayer d'établir ainsi un langage, non de mots seulement, mais d'idées et de sentiments, par lequel les hommes qu'elle nous remet enfants se comprendront plus tard entre eux. Plus encore : nous sommes invités à choisir entre ces idées, ces sentiments ; nous devons suggérer toujours les plus généreux, ceux qui tendent à former entre les citoyens, comme l'a dit noblement M. Ravaisson, « une amitié d'hommes libres, dont les membres s'inquiètent du bien les uns des autres » ; il ne suffit donc pas que nous les mettions en état de se comprendre mutuellement, il faut aussi que nous les portions à s'attacher à quelque chose d'autre qu'eux-mêmes. Ainsi l'éducation libérale est un lien non seulement entre tous ceux qui l'ont reçue, mais entre eux-ci et le reste du peuple.

Voilà donc déterminé le dernier, le suprême objet de nos peines : ce que nous essayons, c'est de nouer en un faisceau conscient, volontaire, tous les Français vivants, morts, ou à naître. Tâche nécessaire manifestement ; et si nous y manquons, qui la fera ? Et si nous faisons quelque autre chose, que vaut ce que nous faisons ?

Mais comment pourrons-nous, aujourd'hui, nous acquitter de cette fonction essentielle ? Voici notre inquiétude, qu'il faut que vous entendiez, — ou plutôt que vous avez entendue déjà sans doute en vous. Comment est-il possible, dans la confusion présente des notions sur ce qui donne une valeur et un sens à la vie de l'homme, de fonder l'éducation publique sur un principe un, qui s'impose de lui-même à toutes les consciences, de façon à réaliser l'unité spirituelle de la nation, sans blesser la liberté, et même, s'il se peut, en l'affermissant ?

Qu'un tel principe soit clairement conçu et embrassé par tous, le reste suivra aisément : on appréciera d'un commun accord le degré d'utilité de chaque connaissance en fonction de ce principe ; on pourra juger unanimement du mérite d'un professeur, de celui d'un disciple, de l'excellence d'une leçon, de la réussite ou de l'échec d'un système d'enseignement. On saura où l'on marche. Il n'est donc pas de question touchant notre éducation nationale qui ne relève de celle-là. Les transformations fréquentes de nos plans de travail, dont le public s'est alarmé, viennent de la difficulté extrême de la résoudre, et de l'impossibilité de l'é luder.

Non, nous ne l'é luderons pas. En vain, par découragement d'y voir clair, nous voudrions nous borner, pour



toute fonction, à débrouiller la langue des enfants et à leur mettre la plume en main, quittant à la Famille et à l'Église le soin de leur apprendre à vivre : nous n'aurions pas le droit d'occuper toutes leurs journées à si petite besogne. Nous sommes obligés de prétendre à quelque chose de plus réel. Des gens prompts à parler ou à écrire de tout sujet ne sont pas ce que la France moderne demande : l'Université de France le sait, et elle le sent de jour en jour plus vivement : aussi nos lycées se développent en s'écartant de leur prototype, cet élégant collège de Jésuites d'autrefois, école professionnelle de l'homme de salon et d'académie, dont purent sortir, dans une nation d'ailleurs croyante et réglée, des écrivains de génie, mais où se formeraient bien difficilement des citoyens pour un État libre. Ce n'est plus assez, aujourd'hui, de récompenser une mémoire ornée et quelques heures de présence d'esprit dans une composition : par un tel système, au lieu d'unifier notre peuple, nous ne ferions qu'y introduire une caste nouvelle et parasite, celle des artisans du langage, qui bientôt, se voyant des agents de sociabilité appréciés, en viendraient à se croire d'autre espèce que les artisans du fer, du bois ou de la laine. Les rhéteurs deviendraient une puissance dans l'État. Car, en vérité, il n'est pas d'instruction si extérieure, si neutre, qui ne soit en même temps éducatrice, qu'on l'ait ou non voulu. Habituer les enfants à ne relever dans le *Phédon* ou dans les *Pensées* de Pascal que des beautés de forme, c'est encore leur donner une éducation, mais détestable, puisque c'est leur faire croire que la dextérité à manier les signes de la pensée est ce par quoi l'homme peut être grand. On répandrait ainsi

dans le public la superstition de ce qu'on appelle souvent « le talent », mot funeste, comme d'ordinaire les mots vagues, par lequel on entend un certain pouvoir de faire illusion sur ce que l'on sait, de paraître sentir ce dont on n'est pas convaincu, et de se dispenser par là de chercher le vrai.

Tout nous ramène donc à cette obligation d'être intérieurs. La menace même d'une désagrégation nationale nous presse de découvrir ce principe, dans la claire intelligence duquel il faut que nos enfants soient élevés, si nous voulons qu'ils deviennent tous frères par l'esprit.

En d'autres temps, cela se fit de soi-même. Par exemple, la cité grecque ou latine, du moins dans son âge de vigueur, ne pouvait avoir de doute sur ce qu'il faut poursuivre dans l'éducation de la jeunesse : elle la voulait absolument civique, ce qui revient à dire religieuse, puisqu'alors l'État avait ses dieux, ou plutôt qu'il était lui-même dieu. Les citoyens étaient pressés autour de leurs tombeaux, de leurs foyers, de leurs temples, en un petit monde clos et régulier, comme dans leurs alvéoles les grains d'un fruit. La vie publique alimentait toutes leurs vies particulières, et, quand ils en étaient retranchés par l'exil, cet accident équivalait pour eux à la mort. La loi leur dictait la manière convenable de se vêtir, de se comporter avec leur femme et leurs enfants, la manière d'adorer; et si elle ne fixait pas toutes les démarches de la pensée, comme elle le faisait de la pratique, c'est que l'intelligence, encore peu différenciée, des hommes anciens ne distinguait pas nettement ces deux ordres. Du reste, par la même raison qu'on ne reconnaissait à l'individu aucun recours contre les sentences

de la communauté, aucune hétérodoxie n'était tolérée : *separatim nemo habeat deos*. Vous concevez que, dans ce tout compact de la cité, il n'était pas difficile de trouver l'idée claire, communément acceptée, qui devait décider tous les adolescents de naissance libre à s'exercer dans la gymnastique, la musique et l'éloquence. Chaque éphèbe athénien, sans nulle exception, pouvait jurer dans le temple d'Aglaure « de combattre ou seul ou avec tous, d'obéir aux lois, de vénérer les cultes de son père ». Et ainsi l'éducation publique assurait la perpétuité de l'État en se fondant sur la divinité de l'État.

Un autre exemple qu'on propose est celui de la Commune du moyen âge, de l'Amitié, de la Charité, de la Fraternité, comme on l'appelait encore, et de la belle harmonie qu'y établit, au moins un moment, l'uniforme éducation donnée par les clercs. Le squelette de ces beaux organismes disparus s'est conservé encore, peut-on dire, debout au milieu de nos villes désagrégées : ce sont ces massives cathédrales construites par un peuple pour un peuple, et à présent remplies de silence. Lorsque, du haut du clocher de Chartres, on embrasse d'un regard cet énorme entassement de pierres, on s'étonne que nos propres grands-pères aient su fonder entre eux l'union dont voici le témoignage ; moyennant un sincère esprit de sacrifice, qui les portait à ne point garder pour leurs bâtiments privés ces coûteux matériaux et ce labeur qu'ils vouaient à leur Dieu ; moyennant aussi une singulière idée de perpétuité, qui les empêchait de croire que les monuments de leur foi, bâtis pour durer, pussent jamais être délaissés. Le Dieu un en trois personnes, la Vierge mère, les Saints, les Anges, le Diable, l'Enfer, le Pur-

\*

gatoire, le Paradis, voilà sur quelles certitudes, incontestées autour d'eux, ils asseyaient leur conception de la vie, et par suite leur idéal d'éducation. Ils ne se restreignaient plus, comme le païen, à être de bons citoyens de leur commune; ils voulaient être de bons membres de cette grande confédération des âmes élues, l'Église, projection du ciel sur la terre. Ils ne songeaient pas encore à dire « le Christianisme », en faisant de leur religion une doctrine parmi d'autres; ils disaient « la Chrétienté »; et ce terme enveloppait dans leur idée, en même temps que toute vérité, toute justice sociale. Les institutions politiques, civiles, économiques n'échappaient pas à cette suzeraineté de la religion; celle-ci, du fond des cœurs où elle siégeait, les soutenait ou bien les transformait. On lit par exemple dans les ordonnances de la frairie des marchands de drap de Valenciennes, rédigées en 1114, ce préambule : « Frères, nous sommes images de Dieu, car il est dit dans la Genèse : *Faisons l'homme à notre image et semblance nôtre.* Dans cette pensée nous nous unissons.... » On s'appuyait donc pour statuer entre marchands sur des textes de la Genèse, comme sur un principe de droit évident pour tous, personne ne doutant que ce ne fût la propre parole de Dieu, enregistrée par Moïse. Ainsi là encore, comme dans la cité antique, le mélange des choses humaines aux choses divines était étroit; c'étaient celles-ci toujours qui réglaient les autres.

Le plus saisissant, Messieurs, quand on étudie ces anciens groupements d'hommes, c'est encore de réfléchir qu'après s'être crus éternels, ils se sont dissous. Les idées qui les organisèrent ayant perdu leur empire sur le plus grand nombre, les pierres seules sont restées

jointes en voûte; le ciment des cœurs et des volontés n'a pas résisté.

N'en cherchons pas ici les causes, sans doute nombreuses et subtiles. Observons seulement que ces sociétés régies par une croyance unique sont toujours des mondes soigneusement fermés, qu'on n'y connaît guère, de près, ni avec exactitude, des hommes qui croient autre chose ou soient autrement élevés; les différents sont tenus à l'écart, très loin : on regarde donc comme universel ce que l'on voit professé dans tout le champ de son expérience; on érige en absolu ce qui n'est contredit de personne, ni en parole ni en exemple. Et ce dogmatisme se conserve d'autant plus paisiblement que, dans chaque cité ou église, les hommes sont encore distribués en compartiments distincts : de la sorte, le nombre est très restreint de ceux qui sont appelés à se rendre compte de l'idée qui unifie tout le corps; les autres croient, vivent de ouï-dire, s'inclinent.

Mais supposez que de brusques événements mettent soudain en présence dans chaque microcosme des individus de capacité intellectuelle inégale, puis, d'une civilisation à l'autre, des individus de formation intellectuelle tout à fait différente : il arrivera qu'en examinant autrui et en se comparant, chacun réfléchira sur soi; plus d'un s'étonnera, scandalisé d'abord, de découvrir, dans des étrangers à sa patrie ou à son culte, une honnêteté, une vérité, qu'il ne peut s'empêcher d'approuver, quelquefois même de préférer à ce qu'il observe dans son entourage traditionnel; il en viendra donc à se demander si ce qui fut pour lui le domaine des élus coïncide exactement avec le domaine du juste et du vrai absolus que

sa conscience détermine; il en doutera peut-être. Toutefois, comme l'esprit humain est par nature un obstiné chercheur de l'unité, il la cherchera encore, mais plus au fond; il ébauchera, timidement d'abord, une idée nouvelle, formée sous la pression de la critique et néanmoins très purement religieuse. Il pensera : peut-être subsiste-t-il un principe, une âme universelle de vérité, au-dessus de ma compréhension présente, mais réelle pourtant, plus réelle que les formes multiples sous lesquelles d'autres ou moi-même nous l'imaginâmes; et dans son sein, du moins en droit, tous les hommes se reconnaissent et communient. Cependant, en même temps que les murs tombent qui cachaient à l'homme sincère et éclairé les diversités inquiétantes de ses cohabitants terrestres, supposez que son passé propre, celui de sa race, de sa cité, de sa croyance, se découvre à lui; qu'il s'aperçoive comme un point dans le temps aussi bien que dans l'espace, mais un point mobile; qu'en lui l'intelligence historique s'éveille, c'est-à-dire l'intelligence d'états de conscience différents de l'actuel, et qui tout de même s'enchaînent intimement à l'actuel; il se mettra sans doute à chercher, non si ce qu'il professe est vrai, mais comment on en est venu à le croire tel; il découvrira que l'immuable prétendu n'a guère cessé de varier, que des images même identiques ont représenté une pensée qui évolue; il en conclura que, dans les faits naturels et humains, passés ou à venir, l'absolu ne se rencontre point, sinon peut-être dans la loi même du changement.

Dès lors le dogmatisme inébranlé, auquel s'appuya jadis l'éducation publique, chancellera; il faudra, si l'on

veut continuer d'unir les hommes par l'intelligence, se mettre en quête d'une certitude d'un autre ordre, et intangible, s'il se peut.

Or, vous savez que nous en sommes là précisément. Depuis quinze générations d'hommes, le monde occidental, qu'on appelle *civilisé*, est bouleversé en tous sens. Les cloisons isolantes, à l'abri desquelles chaque tradition se perpétuait, ont sauté coup sur coup, quelquefois brusquement, comme à la dynamite : révolutions répétées auxquelles on cherche un sens, et que Lamartine appelait des « sommations de Dieu » ; entre des humanités hétérogènes, ce fut la fraternisation forcée ; le globe fut découvert, comme par accident ; l'esclavage, aboli par la charité, fut rendu impossible par l'imprimerie ; l'effectif des êtres conscients grossissait ainsi par flots énormes. Depuis, le suffrage universel a obligé l'homme soucieux de voir triompher son rêve de justice à se tourner vers la multitude et à la persuader, donc à l'aimer. L'instruction universelle a multiplié au centuple les auditeurs possibles, les juges de quiconque pense tout haut, pour affirmer ou pour nier. À présent, la parole propage une onde presque illimitée, bien au delà des frontières. Dans l'espace de moins d'un siècle, la population de la planète, avec ses chemins de fer et ses télégraphes, s'est créé un appareil circulatoire et un système nerveux. Pas une invention ne se fait sur un point qui ne soit connue, adoptée et contrefaite deux mois après aux antipodes. Et le doute est semé comme les découvertes : il se donne aussi pour en être une. — Qui sait, disent les simples, si, aux dernières nouvelles, on n'a pas découvert, en Allemagne peut-être, que tout ce que nos pères ont cru

n'est qu'un songe? Des millions d'hommes à coup sûr vivent sans avoir ouï parler de ce que bien longtemps on crut indispensable à la vie. — Et aussi surprenant que cette invasion soudaine d'inconnus innombrables, est la réapparition également soudaine d'un passé oublié. La critique historique a mis à sa place exacte, dans l'immense défilé des morts, le petit flot d'hommes que les témoignages font connaître avec clarté : ils tiennent très peu de place par rapport à l'ensemble, et ils changent continuellement d'idées comme de mœurs. Cela a bien rabattu notre confiance en l'éternité de nos dieux; et c'est encore un changement de perspective apporté par notre siècle. Car, s'il est sûr, apparemment, que l'humanité est en marche dès ses origines chétives, c'est chose surprenante de reconnaître depuis quelle date toute récente elle se voit marcher. A chaque étape elle s'est erue arrivée, et c'est à peine si aujourd'hui même elle accepte son destin, qui est de se dépasser toujours. Au reste — nous le savons depuis trois cents ans — ce destin se joue sur une sphère négligeable, gravitant dans l'espace sans bornes, au sein d'un tel abandon que l'astre le plus proche ne peut percevoir de tout ceci même un bourdonnement.

Essayera-t-on, après que des révolutions si grandes sont intervenues dans la connaissance, de retourner au principe de l'Antiquité ou à celui du Moyen âge? Quelques-uns le proposent. Nous avons entendu récemment demander que, comme au temps de la cité-déesse, on donnât pour certitude fondamentale à l'éducation publique la réalité de la Patrie. Michelet, entre autres, était de ce sentiment : « La France, dit-il, enseignera la



France comme foi et comme religion : elle fera partir l'enfant de là. » Il semble bien, en effet, Messieurs, que cette idée vénérable, sacrée, et au demeurant vraie, puisse agir fortement sur les caractères, à la condition toutefois d'être conçue et sentie par un Michelet. Ce noble citoyen s'était attaché, comme Démosthène, à la patrie idéale, d'après laquelle il jugeait et redressait quelquefois la patrie temporelle; il aimait dans la France la réalisation sur terre de la magnanimité, de l'esprit de sacrifice. Mais d'où savait-il que ce sont là des choses réellement aimables? Son cœur bien né l'en avertissait sans doute : un cœur froid n'eût saisi cette première vérité que par l'éducation. A ceux en effet qui n'aimeraient pas la générosité par instinct, parce qu'elle est française, l'éducation pourrait encore faire aimer la France par réflexion, même s'ils ne sont pas Français, parce qu'elle est généreuse, et que le manque de générosité est une erreur absolue. Ainsi le patriotisme véritable suppose déjà une âme bien élevée. Il n'est donc point le principe premier par lequel on l'élèvera, du moins chez les modernes. La pensée qui a une fois posé l'infini, l'éternel, le nécessaire, ne peut plus diviniser rien de ce qui a eu un commencement. Il faut à présent, pour satisfaire l'esprit même d'un écolier de douze ans, un Dieu qui n'ait point de lieu, qui n'ait point de date, *quod ubique, quod semper*. N'a-t-on pas considéré comme un des plus grands pas que l'humanité ait faits l'élargissement du Iahvé national d'Israël en un Dieu de l'univers? Voudrait-on rétrograder par delà, restreindre l'activité de l'âme à un horizon historique?....

La cité des âmes pieuses, la « Chrétienté », en laquelle

et pour laquelle vivait l'homme du moyen âge, peut-elle davantage être posée par notre enseignement actuel comme l'intérêt suprême et universel? Quelques-uns aiment à le croire; ils allèguent que cet idéal, précisé par la théologie, s'est conservé intact dans les écoles de nations voisines, que chez nous même il règle toujours l'éducation au dedans des citadelles de l'enseignement privé, bien défendues des vents régnants. Mais, s'ils en concluent que l'école publique, ouverte à tous par tous, pourrait adopter cet idéal sans difficulté, nous leur ferons observer, avec respect, que la notion justement d'une religion tout intérieure, qui ne consistait plus en rites, mais en actes de l'âme, entraîna comme une nécessité de fait la séparation nette du pouvoir politique, surveillant des seules démarches publiques, et de l'ordre de la pure pensée, intime et incoercible comme le feu. Il faut bien avouer que l'État moderne, l'État laïque, ne saurait sans contradiction se mêler d'inspecter la religion de ses citoyens, si elle est une religion en esprit; que, par suite, il ne peut prétendre, dans ses collèges, à diriger leur conscience, mais seulement à l'éveiller, bref, à les débarrasser de ce qui les empêche précisément de vivre par l'esprit. Que si chacun des systèmes religieux qui se partagent le peuple ne veut pas être un avec les autres, l'État ne peut que le regretter en silence; le scandale est moindre que s'il touchait à la liberté de penser.

Envisageons-nous donc ouvertement, dans cet état où une nécessité historique nous a fait parvenir, sans nous masquer sous une unité spirituelle apparente, mais, en vérité, au sein d'une liberté entière d'opinions dont le terme serait l'effacement de tout esprit public. Et ce dés-

ordre paraît croître d'heure en heure. Les survivants illustres d'une génération passée qui parlaient avec autorité et ralliaient encore en petits groupes les esprits flottants, nous ont été retirés depuis dix ans, l'un après l'autre. Quelque chose s'est tari en France. Comme des poussières rendues sèches par l'absence de sources, les opinions les plus folles se soulèvent de toutes parts en tourbillons aveuglants et vains. Il n'est point d'idée si inconsistante que nous n'entendions quelqu'un la produire.... Un journal populaire distribué chaque matin à plus de cent mille exemplaires expose comment il n'est plus possible de soutenir l'existence de Dieu parce que des milliers d'innocents font naufragé. Une autre fois, un journal lu des gens cultivés annonce avec toute l'apparence du sérieux que les progrès de la médecine vont permettre bientôt de suggérer par l'hypnose, ou peut-être d'inoculer au premier venu l'honnêteté, voire la sainteté. Un autre a découvert que la concurrence économique suffit à faire du désir du gain un stimulant de la vertu... — Mais ce n'est pas ici le lieu de relever ces thèses légères; laissons-les s'évanouir. Un écolier moyen de nos classes de philosophie est capable d'en apercevoir le défaut. Il est bien permis, néanmoins, de songer que le public est en majorité crédule et facile à troubler. C'est pourquoi nous, corps enseignant, nous ressentons de la douleur d'assister chaque jour à ce spectacle; et cette douleur n'est pas sans quelque honte. Nous craignons que plus tard ce manque général de critique, de discipline intellectuelle, d'entente sur les notions morales élémentaires, ne donne à l'historien la vive impression d'un peuple qui ne fut pas élevé.

Voilà, Messieurs, sans nul déguisement volontaire, la grave difficulté où sont arrêtés, à cette heure, tous les éducateurs publics qui ne se résignent pas à demeurer à la superficie des choses, et qui, sans vouloir sortir de leur rôle, cherchent à le remplir avec âme. Cette difficulté, il me semble salutaire de l'avoir proposée devant des Français qui pensent : heureux si je puis avoir laissé, comme dit Platon, « l'aiguillon dans la blessure ! »

Toutefois il serait imprudent sans compensation de toucher publiquement à ces questions vitales et en quelque sorte sacrées, si l'on ne pensait pouvoir suggérer au moins dans quel sens la solution en doit être cherchée. Oserai-je vous rapporter à ce sujet les bonnes assurances que j'ai reçues d'un homme obscur, mais expérimenté, qui regarde toutes nos agitations du seuil de sa petite maison des champs ? Ce vieillard est bien Français, autant par sa simplicité de conception que par son incorrigible promptitude à espérer. Ses paroles, rendues plus riches de sens par une longue pratique de la solitude, semblent, au lieu de bruit, faire du silence dans les esprits. Quoique mon inquiétude n'en ait pas été entièrement dissipée, j'ai pu concevoir dès lors au moins la possibilité de retrouver pour un âge nouveau, d'une mobilité sans analogue dans l'histoire, une assise ferme à l'éducation universelle. Puissiez-vous, par ces quelques mots, entrevoir aussi une petite clarté qui vous rassure !

« Il arrive souvent, disait ce vieillard, que l'excès même du mal ouvre la voie au salut. Nous sommes, comme vous le reconnaissez, obligés de partir de ce fait nouveau et

irrévocable de l'entière liberté des croyances, liberté digne de notre respect, malgré tant d'écarts qui en découvriraient. Par là, nous échappons à la tentation de discipliner les esprits du dehors, ce qui fut toujours caduc, puisque vous voyez autour de nous l'œuvre même d'un Napoléon se défaire, et ce qui par surcroît est désormais impossible. Comprenons donc qu'il n'y a nulle espérance d'amener les esprits à l'unité, s'ils ne l'ont pas en eux déjà, si elle n'est pas leur fond. Ainsi vous vous agitez vainement pour inventer ce principe que nous désirons, comme s'il pouvait être un artifice, une apparence, au lieu qu'il ne peut être qu'une vérité, et qu'ainsi nous le portons en nous sans le voir : il suffit d'ôter les voiles qui nous le cachent.

« Par quelle autorité s'imposera-t-il? Non pas sans doute par aucune des autorités extérieures que nous voyons ou ruinées ou battues en brèche dans ce siècle, dont la hardiesse intellectuelle nous condamne à un spiritualisme plus profond. Force nous est — grâce à Dieu — de nous replier sur l'autorité intrinsèque, celle dont est forte, par elle-même, toute proposition où chacun se reconnaît, et qui lui rend claire sa propre pensée. « Il y a des « choses, dit Pascal, qu'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire « réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. » Si rien, sous un régime de liberté, ne peut se faire accepter que par cette voie, sous la pleine lumière de la critique, il ne sied pas que nous en soyons troublés — à moins que nous ne mettions quelque autre intérêt au-dessus de celui de voir clair. Nous ne donnerons au peuple rien que ce qui est vrai : quelques-uns le comprendront ; les autres le

croiront. Tout ce qu'exige le devoir moderne de maintenir cette vérité à l'état ouvert, c'est que nul de ceux qui se seront trouvés capables de juger de la créance qu'elle mérite n'en soit tenu écarté par une arrière-pensée d'exploitation ou de domination. Or, si l'on peut regarder, en théorie, l'enseignement primaire comme représentant le premier état, celui où l'esprit doit croire la vérité, et l'enseignement secondaire comme représentant celui où déjà il peut être admis à s'en rendre compte, c'est l'office d'une société vraiment républicaine de garder toujours ouvert, pour les plus intelligents, le passage de l'un à l'autre.

« Ainsi nous élèverons au-dessus des consciences qu'un demi-savoir a rendues incohérentes et obscures, quelque chose d'éclairant et de fixe. Quoi donc? Ce que suppose de toute nécessité l'exercice de la pensée dans sa plénitude, auquel nous convions tous ceux qui peuvent le porter. Je veux dire la foi en la possibilité pour l'homme de savoir ce qui lui importe, puis de se conduire selon ce qu'il sait : la foi en la science et la foi en la liberté morale; plus encore, la foi en l'harmonie de ces deux principes, la certitude préliminaire qu'il ne se peut pas qu'il soit mauvais de savoir, mauvais de penser, si l'on pense librement, et qu'il ne saurait y avoir de contradiction entre les devoirs. C'est bien là ce que l'on peut appeler une confiance énergique et pieuse dans l'*Esprit humain*; et ne serait-ce pas là aussi le fondement que nous cherchions? La France post-révolutionnaire ne peut attendre de son Université l'affirmation d'un principe qui lui soit plus essentiel à elle-même, puisque, vous le savez, ceci est l'âme même de notre Révolution, en ce

qu'elle eut d'éternel. Ne demandez pas ce qu'ont à faire, dès lors, chez nous, des hommes arrêtés dans cette présomption, que la sphère du probable ne peut être dépassée, et que nous ne pouvons tirer de nous plus que des opinions. Nous estimons que ces négateurs de la science, ces sceptiques (j'entends les sceptiques satisfaits de l'être), n'ont rien à faire avec l'éducation publique, jamais, et en France moins encore qu'ailleurs. A celui qui ne croit pas à la raison nous n'avons rien à dire, et sans doute, mis à part le métier de bouffon, intermède divertissant quelquefois, il n'a rien à nous dire lui-même. S'il n'y avait pas dans un esprit individuel autre chose encore que de l'individuel, nulle communication ne serait possible entre lui et les autres esprits ; l'idée même d'enseigner quoi que ce fût serait une chimère.

« Vous comprenez après cela, continua le vieillard, comment, sous la Restauration, on trouvait à l'Université laïque un aspect rationaliste ou voltairien. Nous n'avons pas à nous en effrayer. Nous essayons, en effet, de rendre nos jeunes hommes un peu exigeants en fait de preuve ; mais nous savons que c'est un bien pour les interprètes mêmes de la religion que d'être obligés par notre enseignement public à fournir des transcriptions de plus en plus rationnelles et pures de leurs symboles ; c'est un gain pour l'humanité tout entière. Cependant l'état d'esprit régnant au siècle passé, sèchement intellectualiste et raisonneur, qui concevait la vérité comme étant une qualité des choses, et qui élevait, en opposition au mystère chrétien, la prétention de mettre en formules le fond de tout, ne paraît pas pouvoir être davantage celui de notre Université, parce que l'unité de l'âme en est aussi

brisée. Cette unité, vous le savez, ne se réalise que dans l'action. Nous devons donc, pour la produire en nos disciples, les amener à vivre la vérité, au lieu d'en discourir. Et la Vie est mystérieuse et ineffable. Elle, qui est si nécessaire que, faute d'elle, le vrai même, comme un liquide nourricier dans le cadavre, se tourne en poison; elle qui est tout, aucune formule ne la livre toute; il est contradictoire de vouloir la définir, puisque ce serait la faire descendre au rang de chose. Ce que nous pouvons tenter seulement, c'est de mettre nos disciples dans l'impossibilité de se satisfaire désormais de rien de ce qui est mort, de rien de ce qui est fini. Peut-être obtiendrons-nous qu'ils ne soient plus esclaves des mots, ni en religion, ni en politique, ni en aucun domaine; bref, qu'ils soient délivrés de tout fanatisme. Et cela aussi est conforme aux goûts de la France.

« A quelle condition, dit encore le vieillard, nos jeunes gens comprendront-ils — ou au moins croiront-ils — qu'il est, selon la parole de Victor Hugo, « un esprit vivant au sein des choses mortes »? A celle-ci, me semble-t-il, qu'ils soient élevés à la notion du monde de la pensée. *Élevés*, nous dirons que ceux-là le sont qui demeurent intimement et à jamais persuadés que les apparences sensibles ne sont pas toute la réalité. Les empiristes doivent donc, comme nous l'avons déjà dit des sceptiques, être absolument écartés de l'enseignement public. Sans doute, on ne peut les condamner que s'ils prétendent au titre de savants; mais leur état d'esprit est celui de l'enfance, que l'éducation justement veut nous faire dépasser: ils s'attardent dans le multiple, et nous cherchons le simple.



« Le simple n'est pas à la surface, mais au fond. L'éducateur qui veut y atteindre approfondira la conscience du jeune homme; non pas cette conscience qui affine en lui la faculté de sentir et le rend délicatement inerte; mais cette conscience que la personne prend d'elle-même en agissant. Il se propose d'*intérioriser*, si l'on peut dire, toute son activité; de reporter du dehors vers le dedans le besoin d'estime et d'approbation qui lui est naturel; de détourner ses regards du monde où les fins qu'on se propose sont toutes proches, et où il est possible d'être satisfait à bon marché, pour les retourner vers le monde où les buts reculent indéfiniment devant la volonté, et où la soif de justice est inextinguible.

« Mais ce que chacun de nous a de plus intime, n'est-ce pas en même temps ce qu'il a de plus général et de commun avec les autres? Le collège public où règne l'esprit que nous essayons de faire concevoir ne peut que plaire aux jeunes gens bien nés, comme à Horace son petit champ : parce qu'il les *rend à eux-mêmes* (mais en un sens plus profond). Ils sont retirés quelque temps de la société de fait, où leur conscience ne se reflète pas avec limpidité; ils viennent en classe oublier tout le vain décor où les distances entre les hommes sont réglées par des fictions; ils y désapprennent s'ils sont riches ou pauvres, bien ou mal vêtus, fils de banquiers ou fils d'ouvriers; ils sont introduits dans une société de droit, où ce qui importe par-dessus tout, ce n'est pas de vivre, mais de bien vivre; où l'on ne poursuit que les biens que l'on peut partager sans s'appauvrir; ils y découvrent que la tâche commune et unique, l'unique

dignité, est de transformer son paraître en être, en être vrai, non d'existence seulement, mais de valeur.

« Voyez donc si ce haut, libre et vivant spiritualisme, empreint dans toute notre Université de France, n'est pas capable de fonder, en même temps que l'unité au dedans de l'homme, la concorde entre les hommes... »

Voilà, Messieurs, la substance au moins des réflexions que j'ai entendu faire à un personnage sensé et assez dégagé des petits intérêts qui aveuglent. Ce qui m'en a frappé, c'est que ses raisons d'espérer sont tirées de l'expérience même de ce que nous croyions être le mal. Tant il est vrai que nous sommes ignorants des voies par où s'achemine notre bien réel, dont l'aspect nous est étrange ! Repoussons donc comme une tentation le regret de n'être pas nés dans une époque plus unie et réglée ; inclinons-nous devant la réprimande fortifiante de Lamartine :

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,  
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,  
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !  
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?  
Regardez en avant, et non pas en arrière.....  
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !





